



© Valérie Constantin

# 22

Poésies complètes de Patrick Cintas

Tome IV

Cahiers de la *RAL,M*

Le chasseur abstrait éditeur

2010

Patrick Cintas publie dans les  
**Cahiers de la *RAL,M***

*www.lechasseurabstrait.com*

**n° 5 - La Vieja - roman.**

**n° 18 - Actor - Numéro spécial des Cahiers de la RAL,M**  
*en ligne uniquement*  
***actor.ral-m.com***

**n°s 19, 20, 21 et 22**  
*Poésies complètes*

Illustration de couverture © Valérie Constantin  
<http://valerieconstantin.ral-m.com>

**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)  
[patrickcintas@lechasseurabstrait.com](mailto:patrickcintas@lechasseurabstrait.com)

ISBN: 978-2-35554-154-4  
EAN: 9782355541544  
ISSN: 1958-752X  
Dépôt Légal: novembre 2010

**Copyrights:**

© 2010 Le chasseur abstrait éditeur

# CHANT INTERMÉDIAIRE

*entre la profondeur et la surface  
cette zone d'inconstance  
entre l'inspiration et la réalité  
le chant, les chants*

Poésies complètes de Patrick Cintas

Tome IV

Cantos XVI à XIX

Le chasseur abstrait éditeur



# Composition de l'ensemble

## TOME I

*[ALBA SERENA]*

**CANTO I** - FRAGMENTS D'UNE  
CONVERSATION SANS PERSON-  
NAGES

**CANTO II** - CHANT D'AMOUR PAS-  
SÉ LE TEMPS D'AIMER À AIMER

**CANTO III** - CHANT DE  
DÉSÉPOIR AVEC LES  
INSTRUMENTS DE LA DOULEUR

*[ODES, ODES, EN FINIR AVEC CE LIVRE  
ENCORE POSSIBLE]*

**CANTO IV** - LA MORT MALADE

**CANTO V** - LA GUERRE CIVILE

**CANTO VI** - PRIÈRE

**CANTO VII** - PAR EXEMPLE LE  
VIEIL EP DANS SA CAGE À PISE

**CANTO VIII** - LIVRE DES MORTS

**CANTO IX** - ODE DE BORTEK

*[COULURES DE L'EXPÉRIENCE]*

**CANTO X** - CHANT DE L'OISEAU  
AUX OISEAUX

**CANTO XI** - SONNETS

**CANTO XII** - CHANT DES EN-  
FANTS MORTS

## TOME II

**CANTO XIII** - LIVRE DE KATEB I

**CANTO XIV** - LIVRE DE KATEB II

*[CANCIONERO ESPAÑOL]*

## TOME III

**CANTO XV** - CHANSON DE LO-  
RENZO

## TOME IV

[Volume I]

*[CHANSON D'OCHOA]*

**CANTO XVI** - CHANTS I À XVI

**CANTO XVII** - CHANT 17 - CHANT  
DES FEMMES

*[CHANSON D'OMERO]*

**CANTO XVIII** - ODE À CÉZANNE

**CANTO XIX** - GISÈLE

[Volume II en cours]

[...]

TOME V - EN COURS.



# CHANSON D'OCHOA

## CANTO XVI

—

### Chant premier

#### Aubade

Avec mes écouteurs bien au fond des oreilles,  
J'arrivai à la mer tant désirée depuis :  
Des oiseaux y traçaient des graphes, netteté.

Je voyais la mer depuis trois jours ; la montagne  
M'avait révélé cette transparence obscure  
Un jour de vent froid, entre les roches dures.

Je descendais depuis plus longtemps encore.  
J'avais quitté le nid — pauvre petit oiseau !  
M'avait dit la dernière voisine, un peu malheureuse.

Ochoa est mon nom. Je viens de loin, toujours à pied.  
Je suis jeune et vieux à la fois, triste et heureux,  
Mort et vivant, presque homme et femme, enfant.

La mer était tranquille maintenant. Je l'avais connue  
Désespérée, toujours tranquille mais désespérée, vague  
Après vague construisant les plages de l'été à venir.

J'observais des touristes nus. Leurs habits flamboyaient  
De coquillages et de sel. Leurs balles s'élevaient  
À la hauteur incommensurable des oiseaux.

Les voitures à quatre roues motrices fendent la surface  
De cette tranquillité, parallèles à l'écume qui noie  
Des enfants trop heureux de savoir ce qu'ils font.

Les touristes disparus (j'étais encore à flanc de montagne)  
Les mouettes ont repris la place qui leur est attribuée  
Par je ne sais quel principe supérieur.

Je descendais plus vite, plus heureux, c'était facile  
De descendre sans y mettre toute son énergie.  
J'en avais tellement manqué au début de mon ascension!

Derrière son arbre, un homme me montrait la direction  
D'où je venais, narrateur intarissable de mon aventure  
Dans l'aventure qui le fascine jusqu'à l'expression.

Passons le chemin où il s'abandonne par habitude  
De l'écrit et retournons entre la terre et la mer,  
Les écouteurs bien vissés dans mes oreilles exercées.

Je descendis encore mais ce n'était plus la montagne.  
Des palmiers nains secouaient ma poussière.  
Le canal d'irrigation s'interrompait par une équerre.

Un mur versait du noir dans la pente, comme s'il existait  
Au temps de sa splendeur, avec ses petits animaux desséchés  
Au milieu des tessons de bouteilles, pièges à soleil.

Je glissais au lieu de descendre. La montagne  
M'avait appris les tours de passe-passe du marcheur.  
La mer n'avait qu'à bien se tenir!

Un aloès penchait sa tige sèche. Croyez-vous que j'arrivais  
Où je prétendais aller? Les touristes s'éloignaient,  
Poursuivis un instant par les oiseaux bavards.

Personne ne racontera mon histoire à ma place.  
Je me retournais mais on ne voyait plus l'arbre  
Où le narrateur se cachait pour faire croire à son inexistence.

Le sable est grossier, peuplé d'angles de coquillages  
Et de brisures minérales. La dune masque le bruit des vagues.  
Contournant cette excroissance, je passai dans l'ombre.

Jamais nous n'aimerons disparaître de cette manière.  
Nous ne serons jamais assez désespérés.  
Des vaguelettes mouraient dans cet infini,

Silencieusement détruites par la circularité mouvante.  
Je recueillais leurs embruns sur le bout des doigts  
Et je léchais leurs prédictions inexplicables.

Voici la mer, je veux dire l'eau par quoi la mer commence  
Son voyage imaginaire. Eau débarrassée de la vie  
Qui grouille plus loin avec l'annonce des profondeurs.

Plus on s'enfonce dans cette dimension de l'être, moins on existe  
Et plus il y a matière à tout recommencer.  
Les oiseaux revenaient sans m'avoir vu plonger.

L'air et l'eau ont du mal à coexister en nous, ce nous  
Qui est la chair où s'accroissent nos désirs.  
Je me suis toujours demandé ce qui attise le feu.

Ravages d'oiseaux dans l'air saturé d'éclaboussures!  
Ils s'évertuaient à me rejoindre sous l'eau,  
Me demandant si j'étais venu pour me noyer.

Je ne respirais pas tandis qu'ils continuaient  
D'échanger des impressions à mon sujet. Je touchais un fond  
Glissant où glissaient des algues. Qui es-tu ?

Au villageois inquiet de me voir mendier mon pain,  
J'ai toujours répondu que je ne le savais pas,  
Que d'autres savaient tout de ma naissance.

D'autres? Tu veux dire: les autres? Nous? Et tu passerais  
Ton chemin pour ne pas avoir d'ennuis avec les autorités?  
Des quartiers s'ouvraient sous des épis d'or, faciles.

L'homme qui marche sur les traces de sa destinée  
Ne connaît pas ces ombres de murs portées sur la terre  
Battue des places. Qui d'autre que nous? Qui d'autre?

L'air sentait l'anis des petits verres et la cannelle  
Des petits gâteaux. Vous répandez des gouttes de bonheur  
Sur le visage harassé des vagabonds. Vous existez.

Me suis-je penché à vos fenêtres de l'extérieur,  
Comme le ferait une mère qui appelle son enfant,  
Qui revient un instant fouiller l'intérieur de sa maison ?

Voici le pain et le vin de mon errance, dans ma poche.  
Voici mes sandales, mon cache-sexe et mon chapeau de paille.  
Voici mon incohérence et voici votre parfaite entente.

Je n'ai pas de quoi payer les suppléments de pastèques  
Et de rognures de jambon ; je n'ai jamais payé la joie  
De ces petites tangentes au cercle de mon malheur.

Des chiens me poursuivaient parce que j'étais désigné  
Par vos cris. Les enfants savent crier dès le berceau.  
Les vieillards voulaient s'égosiller sur leurs chaises.

Exemple de votre bonheur : Je cueillais des olives  
Dans l'espoir de séjourner assez longtemps près du bocal  
Où l'eau et la cendre les rendent comestibles. Premier acte.

Je comptais les olives et les jours pour mesurer encore  
Le temps. Des enfants criards sont apparus : Nos olives !  
Nos olives ! Les olives de notre famille ! Les olives

De nos futurs enfants ! — Quel pouvoir exercez-vous sur les esprits  
Pour qu'ils ne puissent rien contre ce désir de projection  
Sur l'écran du futur ? Quel pouvoir vous est conféré ?

Les olives me furent arrachées une à une. Les enfants riaient  
En vous regardant me secouer. Les cochons se sont approchés  
De ce lieu ignoble et les femmes les ont chassés en riant.

Vous observiez la cendre qui coulait de ma poche,  
La cendre, la chaux, un peu de sel, vous reconnaissiez  
Chacun de ces atomes de votre propriété.

Pendu par les poignets à votre arbre de justice, j'ai attendu.  
Heureusement, l'ombre était rafraîchie par l'arrosage  
Automatique de vos plates-bandes.

Les fenêtres s'obscurcissaient. L'entrée des patios verdissait.  
Des végétaux coulaient sur les murs. Les bruits de vaisselle  
S'intensifiaient. Nous étions à l'écoute de la route.

Les olives, ce n'est rien, m'expliquez-vous. Il y a  
Des olives pour tout le monde, expliquez-vous encore  
Comme si quelqu'un pouvait ne pas comprendre

Ce qui se passait. Mes poignets étaient bleus.  
Ne reviens pas, me dites-vous comme s'il s'agissait  
De la meilleure sentence possible en ces temps de bonheur.

Olives, cendres, chaux, sel du Cabo de Gata, enfants  
De vos femmes, poignets bleus jusqu'à la douleur,  
Résistance et finalement : Ne reviens pas parmi nous.

Je reviendrai parmi d'autres, lançai-je à la foule.  
— Revenir pour travailler avec nous ou ne pas revenir!  
Vous courriez le risque de vous tromper d'ennemi.

Il est beaucoup plus facile de cueillir les fruits de vos arbres.  
Un tour de poignet, pronation, supination, et voilà  
Le fruit entre mes dents, voilà ma raison d'être.

Trop longs les olives, les viandes, les levains!  
Trop longue l'attente de vos femmes! Trop d'attente  
Dans cette existence d'ouvrier! Trop d'enfants

Et pas assez de plaisir. La nuit, j'étais avec les oiseaux  
De malheur, sur vos toits, dans vos branches, traversant  
Le ciel de vos rêves. La nuit, je visitais votre intimité.

Mais le matin, dégoulinant de rosée, je m'éloignais toujours  
Et vous scrutiez ces chemins qu'on ne peut pas connaître tous  
Aussi bien qu'on connaît le chemin de l'aller et du retour.

Je mangeais les racines d'asphodèle à votre place.  
Je me nourrissais de ce que vous ne daignez plus cueillir.  
Vous reconnaissiez ma lointaine ascendance.

Il y eut des jours où j'aurais voulu vous laisser seuls  
Avec votre sociabilité d'animaux réduits à cette intelligence  
Du bonheur. Il y eut des jours de véritable solitude.

Il fallait alors que je rencontre un fleuve,  
Si vous ne l'aviez asséché et je rencontrais plutôt  
Vos barrages, vos passés engloutis, vos cimetières déplacés.

Une roche menaçait votre route asphaltée et je pensais attendre  
Qu'elle vous procure l'ennui d'avoir à la réduire en poussière.  
J'entendais déjà vos marteaux et vos compresseurs.

Beau lac aux eaux tranquilles, tu recèles ma richesse passée.  
Autour, les flancs sont saignés à blanc, la barre à mine  
A parallélisé cette volonté de détruire pour reconstruire ailleurs.

Un horizon de neige termine cette vision au bas d'un ciel  
Inacceptable dans ces conditions de retrouvailles.  
Pères muets, vos dépouilles ont été transportées ailleurs.

Ailleurs où l'eau devrait couler à flot, un ailleurs de fraîcheur  
Et de tranquillité, ailleurs de frondaisons et d'éclatement  
De fruits sur les branches de l'arbre à bonheur, ailleurs

Je n'ai rien trouvé qui vous ressemble, je me suis arrêté  
Sur des places géométriques, à l'ombre des orangers  
Dont le fruit est amer pour en interdire la consommation

Libre. Terre creusée, tranchée au couteau, déplacée  
Jusqu'au vertige, le voyageur y perd sa propre trace  
Et il n'écrit plus rien qui vaille la peine d'être lu.

Je voyageais donc nu, le sexe caché, la tête coiffée,  
Les pieds chaussés, on se doute pourquoi, on sait bien  
Que nulle nudité n'a ici valeur de cri. On préfère la pueur

À la révolte. Nu, comme je me désirais, je n'avais plus rien  
À découvrir, plus rien à mettre sous ma dent d'homme  
Public. Plus rien à travailler jusqu'à la ressemblance.

J'ai eu froid là-haut près du lac de Beñinar, contemplant  
La surface immobile, devinant le clocher sous les défauts  
Du tain, recomposant ce qui n'avait jamais été qu'un désir.

Ici, la mer n'a rien d'un miroir. Trop faciles, les miroirs  
Qui s'imposent à la vision, trop faciles sans les oiseaux  
Traceurs de vent, faciles et peut-être inutiles maintenant

Que j'y pense. Il n'y a pas d'oiseaux à Beñinar, pas d'oiseaux  
Et je n'ai pas vu les animaux. J'ai descendu le lit du fleuve  
Jusqu'aux premières constructions hétéroclites, habitations

Tremblantes et hangars farouches, patios de poussières, chemin  
De gitans, réservoirs grillagés, enfants tournoyants et femmes  
Informes, les hommes calculant la valeur des choses et des êtres.

Une tour continuait de veiller comme si le danger pouvait venir  
De la mer, comme si la mer avait encore ce pouvoir de surprendre  
Au milieu du sommeil, la mer réduite à ses catégories

De poissons et de coquillages, la mer qui charme les touristes  
Parce qu'ils n'en connaissent que les aspects ludiques,  
La mer si dure au travailleur qui sait tout de l'embrun.

Les oiseaux me demandaient si j'avais l'intention  
De me noyer. Je pris un bain. Je ne m'étais pas baigné  
Dans les eaux immobiles du lac de Beñinar,

Faux lac d'une fausse vision du futur, lac sans oiseaux  
Et peut-être sans animaux, lac aux ruines désertes,  
Aux fenêtres vides, lac d'une transe douloureuse

Dédiée au présent. Les galets roulaient sous mes pieds.  
Je redoutais la caresse de la méduse autant que ma tendance  
À m'abandonner à la moindre sollicitation.

Des cristaux de lumière m'éblouissaient, me forçant  
À la vision rétinienne, à l'exactitude des miroirs,  
Et tout s'éteignait enfin au contact de ma peau.

Est-ce cela que tu appelles noyade? Tu te fiches de nous!  
Sur le sable, à une distance prudente des vaguelettes,  
Ton chapeau contient ton cache-sexe, ton chapeau de paille

Et ton walkman. Combien de fois as-tu écouté ce concert?  
Si tu n'y pensais pas, tu serais déjà mort noyé  
Avant que nos cris n'aient donné l'alerte aux autres

Hommes. Des hommes? Ceux qui composent de pareils chefs-d'œuvre  
Et ceux qui renoncent à en écouter l'espèce de perfection  
Qui en assure la durée? J'ai pensé à des hommes

Que vos cris étonneraient et non pas à ceux qu'ils pourraient  
Inquiéter. Une minute d'exposition au soleil suffira  
À sécher ma peau et mes cheveux. Je me peignerai

Avec l'arête blanche d'un poisson dont je ne sais rien  
Ni de la biologie ni surtout de l'existence passagère.  
Une algue odorante me détournera de la faim.

Je voyais encore l'auteur de mes jours. Non pas  
Le narrateur qui agit en silence derrière son arbre  
Mais cet auteur qui est aussi le sien et qui par un jeu

De facettes s'évertue à restituer mon existence. Auteur  
Rencontré, je crois, au hasard d'une ruine où je dormais  
Tandis qu'il ne songeait qu'à en piller les reliques.

Je suis au début et à la fin du texte, inspiration  
Et lecture, personnage ayant vécu et aujourd'hui  
Paraissant peut-être véritable à force d'en parler.

Je les laissais. Je continuais mon chemin sur le sable,  
Attentif aux événements, troublé par la lente complexité  
De l'écume et de ses algues. Des dauphins imaginaires

Éclaboussaient mon ombre aux prises avec midi.

## Chant deux

### Influence de don Felix Galvez Bonachera

Don Felix Galvez Bonachera se mit à sa fenêtre pour parler.  
Les gens le voyaient à travers le feuillage d'un oranger.  
On voyait la persienne verte et don Felix accoudé.

Don Felix fit un signe que tout le monde comprit.  
Il allait descendre dans la rue. Il n'était pas rare  
Que don Felix descendît dans la rue pour parler

Avec les gens de la télé. Il ne recevait pas  
Dans son appartement au premier étage  
De ce qui restait de la maison familiale.

Il s'exprimait dans la rue et au tribunal.  
On le voyait rarement au casino et alors  
Il ne s'exprimait pas, il buvait et écoutait

Puis il partait. Dans la rue, don Felix devenait  
Convaincant sur n'importe quel sujet qui lui tenait  
À cœur. Il apparaissait d'abord à la fenêtre,

Comme s'il était important de prévenir et les gens  
Voyait cet homme vieillissant dans le feuillage  
De l'oranger qui montait vers la fenêtre.

Il descendit. La lourde porte s'ouvrit sur l'ombre  
D'un patio négligé. Descends, don Felix, fils de Galvez  
Cintas et de Bonachera Gimenez, descends nous rejoindre.

Nous avons à te parler. — Don Felix ne parlait pas  
Des affaires en cours. — Y a-t-il une affaire Ochoa,  
Don Felix? — Pas encore, dit don Felix, mais ça ne saurait tarder.

Descends encore, don Felix de los Alamos, descendant de Cortina,  
Descends puisque c'est encore possible, parmi nous  
Viens exprimer ton sentiment sur ce qui n'est peut-être qu'un conte.

Don Felix rayonnait dans ces moments-là. Il jubilait  
En rougeoyant du nez et des oreilles. Derrière lui,  
Le patio exhalait une odeur de vieilles pierres.

On approcha une chaise pour les fesses de don Felix.  
Don Felix ne parlait jamais debout, jamais sans un verre  
Et un liquide qu'il forçait à une horizontalité parfaite.

Assieds-toi, don Felix, assieds-toi et parle, que t'inspire  
Ochoa? Nous avons notre idée mais c'est la tienne qui compte.  
— La lumière du patio était jaune comme la paume de ses mains.

On remplit le verre, début d'une lutte éprouvante  
Contre l'équilibre. Les doigts de don Felix devenaient blancs  
Dans ces moments de concentration. Il ouvrit la bouche.

Parle! Même les enfants sont attirés comme les mouches  
Par ta bouche qui sent la crotte d'oiseau et le terreau  
De tes jaunes jardins, parle! Don Felix va parler d'Ochoa.

— Laissez passer don Felix Galvez Bonachera!  
La chaise qui arrive, les gens qui la laissent passer,  
Le sol qu'on égalise, la surface qu'on examine, et les pieds

De la chaise qui s'enfoncent à une profondeur acceptable.  
Don Felix s'assoit. Le verre maintenant! Le verre et le vin  
Dont la surface menace l'équilibre mental de don Felix.

Et la bouche qui s'ouvre sur un vol d'oiseaux crottés  
Jusqu'au bout des ailes, la bouche en cul-de-poule  
— Laissez parler don Felix Galvez Bonachera!

Une glace à la vanille s'écrase sur la terre battue.  
Un mégot crapote, don Felix surveille les frottements,  
Les craquements, le vent agite les oranges de l'oranger.

Quelqu'un rompt la longanisse et la cannelle envahit  
La bouche de don Felix. — Je peux parler à la place des autres,  
Dit-il à la caméra dont l'optique s'allonge.

— Des autres? demande le journaliste au petit micro.  
Il regarde les autres. — Quel jour sommes-nous?  
Dit-il en regardant ceux que don Felix a désignés.

Quelqu'un cesse de rompre la longanisse comme le pain sacré  
Et consulte sa montre: — Il est deux jours après la mort  
D'Ochoa. — Deux jours! s'écrient les gens rassemblés

Autour de don Felix à l'ombre de l'oranger aux oranges  
Amères. Deux jours, autant dire deux mille ans, ce qui,  
À l'échelle de l'être, est une éternité.

Ce n'est pas la première fois qu'on prononce le mot  
ÉTERNITE à propos d'Ochoa. La caméra scrute ces visages.  
Le micro s'éloigne de don Felix pour capturer ces sonorités.

— Personne n'a pensé à faire une photo! s'écrie quelqu'un  
Comme s'il annonçait la perte définitive d'une évidence.  
Pas de photos! Pas ce souvenir tangible! Quel manque de chance!

L'enfant remet la boule de glace dans le cornet.  
La longanisse craque doucement et la cannelle se visse dans l'air.  
Don Felix boit une gorgée de vin puis il s'applique

À retrouver l'équilibre de la surface, on voit le vin  
S'immobiliser lentement, deux mille ans d'attente et  
C'était enfin arrivé. Des oiseaux souillaient sa bouche.

L'enfant prend une beigne. On revient de loin!  
Propose un marchand vissant quelque chose  
Dans la mécanique de sa balance. — De loin et d'ailleurs!

Précise don Felix qui retrouve l'inspiration des meilleurs moments  
De sa prédiction obscure. L'enfant craque une larme de souffre.  
Maintenant on redoute que don Felix perde la raison

Comme la dernière fois qu'il est descendu de sa fenêtre  
Pour juger de la pertinence d'un faiseur de trouble  
Qui avait des allures d'envahisseur. L'enfant disparaît

Comme il était venu. Dans ces foules circonstanciées,  
Pense don Felix qui sent la paille craquer sous lui,  
Il y a toujours ces mains qui éliminent les enfants.

Il considère les visages, les yeux amusés, les bouches  
Qui ont la même odeur que la sienne, une odeur d'attente  
Qui lui rappelle l'encens des églises et les étamines des jardins.

— Je mettrai ma main au feu, dit-il enfin aux gens,  
Qu'Ochoa était un étranger, étranger à notre terre,  
Il ne venait pas d'où il avait l'air de venir.

On ne parle pas du cache-sexe, du chapeau de paille  
Ni du walkman parce qu'Ochoa était nu dans sa couverture  
Et qu'il ne possédait rien d'autre. Ochoa était nu

Et il allait nu-tête et nu-pieds et il était coiffé  
De tresses nouées par des rubans aux couleurs délavées.  
Il marchait et couchait dans sa couverture et il se lavait

Dans les fontaines publiques. Il parlait d'ailleurs  
Une langue étrangère, étrangère à la terre, à la mémoire.  
— Je ne l'ai jamais vu évoquer nos hameaux, dit don Felix.

On avait bien tenté de croiser son regard  
Mais les enfants refusaient obstinément de partager  
Cette expérience de la folie. Les mains font aussitôt

Disparaître les enfants. Les femmes frémissent à l'idée  
Que don Felix puisse les désigner comme les seules inspiratrices  
De ce qu'il sera difficile peut-être impossible d'oublier.

Encore un peu de vin, don Felix, ta langue ne se délie pas,  
Langue de poète et de magistrat. Voici la chaise des cantaores  
Et le verre des joueurs de guitare. Assieds-toi et bois!

Don Felix descend, s'assoit, boit, il voit les mains  
Supprimer les enfants et les femmes redouter l'implication.  
Les hommes allument de grosses cigarettes qui ont l'air de sarments.

Les pieds s'enfoncent, la paille craque, le dos de don Felix  
S'applique au dossier de la chaise, ses pieds frappent le sol,  
Et le joueur de guitare scrute son regard. Ochoa était nu

Et étranger à la terre. Nulle maison ici n'a recueilli la moelle  
De ses cris d'enfants. Nul jardin ne l'a étourdi dans les moments  
De déclaration d'amour et de fidélité. Vous ne trouverez rien

Pour alimenter la légende, conclut don Felix et le youyou  
Des femmes l'enfonce encore dans la matière tournoyante du passé  
Commun. Ses dents mordent l'air qui s'enroule comme la vigne

Des jardins. — Les enfants ont-ils réellement disparu  
Ou faut-il nous attendre à leur future évocation d'un personnage  
Essentiel à la structure de leur récit aux petits-enfants?

Cette semence enfiévrerait don Felix qui voyait les femmes futures  
Comme si elles existaient déjà. Maintenant il ne battait plus la mesure.  
Et le joueur de guitare attendait le moment favorable

Pour imposer la dominante. — Ochoa n'était pas attendu,  
Précisa don Felix. — Pas attendu, recommença la foule  
Comme si elle comprenait soudain ce qui s'était passé.

Le joueur de guitare surveillait les mains de don Felix.  
La terre avait été creusée par les talonnades du chanteur.  
Don Felix voyageait maintenant avec les arrières-petits-enfants,

En proie au vertige de la vérité et de la connaissance.  
Les femmes s'éventaient dans la douleur de l'incompréhension.  
Les hommes s'accroissaient d'un doute définitif comme le sang.

Il fallait se rendre à l'évidence: Nous n'avions pas attendu  
Cet étranger à la terre. Il était arrivé comme n'importe quel  
Touriste. Sa nudité n'était qu'apparente. La couverture

Lui avait été donnée par la Garde civile qui l'avait trouvé nu  
Sous un olivier, une nuit de vent et d'obscurité parfaite.  
Le corps d'Ochoa avait failli échapper à leur vigilance.

Ochoa était un touriste en vadrouille, rien de plus.  
Les gardes civils s'étaient montrés généreux. Ochoa avait repris  
Son chemin. Il se dirigeait vers nos terres.

Don Felix avait terminé. Le joueur de guitare joua  
Le dernier accord. Les enfants pouvaient revenir jouer sur la place.  
On souleva le corps du poète au-dessus de la chaise

Et on l'orienta vers la porte du patio de la maison familiale.  
La canne de don Felix! Finissez votre vin! La chaise s'appelle  
Retour! Envolez-vous, rideaux des seuils! Les pieds du guitariste

Tassaient la terre aux quatre trous des pieds de la chaise.  
Le patio sentait la fleur fanée et le terreau habité des insectes.  
Le jet d'eau ne jaillissait plus de la gueule du lion.

Don Felix regarda tristement les assemblages fatigués de la porte.  
Quand il réapparut à sa fenêtre pour savourer les effets  
De sa connaissance des temps, il s'affligea en constatant

Que seuls les enfants, un moment disparus, continuaient d'exister.  
— J'ai peut-être rêvé d'être parmi eux, songea-t-il mélancoliquement.  
C'est la mélancolie qui détruit la seule chose que je sais faire.

Mélancolie de ceux qui n'ont jamais épousé personne, mélancolie  
De ceux qui n'ont jamais connu que l'amour des camarades  
De chambrée, mélancolie du vieil enfant qu'on n'a pas aimé.

Ma mélancolie, écrivait don Felix dans son journal intime,  
Est comme une fleur qui refuse de faner, une fleur rebelle  
À la connaissance de l'intimité, fleur des malchanceux.

Mon jardin ne fleurit que dans ce terreau, mon jardin  
Est un désert pour quiconque y pénètre sans me connaître  
Intimement. Jardin des mille douleurs prémonitoires.

Il referma la porte tandis que les autres s'en allaient,  
Emportant la chaise et le verre et le joueur de guitare  
Sur les épaules, comme après une incontestable victoire

Sur le taureau. Beau taureau populaire, poète secondaire  
Des seules victoires que personne ne peut contester.  
Il referma la lourde porte de la maison familiale.

Il traversa le jardin en diagonale, contournant toutefois  
Le bassin. Le lion de pierre n'a plus de regard, il n'a plus  
La présence d'autrefois, celle que lui avait conférée

Un musulman inspiré. Il parcourt la galerie sans y penser,  
Comme d'habitude, rien de plus que cette sinistre répétition  
Qui fait le lit de la mélancolie. Il n'a pas vu les oiseaux

Qui picorent son pain. Il préfère fermer le rideau, laissant  
Le vent agiter des personnages qui agissent entre les mondes,  
Avec un peu d'imagination et beaucoup de mélancolie

Au service de l'au-delà. Les oiseaux sont prisonniers  
De ce quotidien. Derrière la vitre de la bibliothèque,  
Les gros livres de Miguel de Cervantés y Saavedra

Prolongent la continuité dorée des œuvres complètes  
De Francisco Franco Bahamonde et les deux portaits  
Surmontent le gâteau sous la croix ensanglantée

Dont le corps gît un peu plus loin sur les genoux  
Drapés de la mère qui commence à entrer dans la seule douleur  
Que la femme est encouragée à vivre en public. Don Felix

A plutôt fermé les yeux de papier d'une morte terrorisée.  
Il a fermé la bouche et l'anus. Il a allumé les bougies  
Pour consommer l'oxygène de l'air. Il s'est révolté

Contre la putréfaction avec des moyens ménagers. Il était  
Seul contre cet envahissement et ses testicules s'agitaient  
Au fond de lui, en l'absence de femme, en l'absence de corps

Vivants. D'une main tremblante, il chasse ces transparents.  
Il remplit le petit verre et l'anis enfonce ses clous.  
Le cuir du fauteuil sent la pisse et le tabac, l'anis

Et le sperme, la fleur d'oranger et le terreau des bottes.  
Personne n'a jamais expliqué cette solitude de la vie privée  
Alors que don Felix Galvez Bonachera de los Alamos est

Un homme public dont on apprécie le jugement autant que la  
Prosodie. Ses livres valent ses jugements et inversement.  
Il a rangé sa poignée de livres, plaquettes dorées à l'or fin,

Au-dessous des maîtres incontestables de sa pensée. Les enfants  
Des écoles illustrent ces cantos avec des crayons de couleur,  
Mais il n'y a pas de couleurs dans la prosodie impeccable

De don Felix. Il n'y a pas de crayons non plus. Il n'y est pas  
Question ni de la surface des choses ni de leur pouvoir  
Sur les mots. Les choses n'envahissent pas facilement

La prosodie remarquable de don Felix Galvez Bonachera.  
Il se méfie de ce qui relève de l'expérience  
Et honore sans douleur les trésors de l'héritage.

Il ouvre les livres de sa connaissance à la page exacte.  
Il n'a jamais été étonné par cette fin, Les travaux de  
Persilés et Sigismonde. Il connaît la cohérence de ses maîtres

Et il l'enseigne. Les couleurs des enfants ne sont  
Que la conséquence d'un usage lunaire des crayons.  
Il y a peut-être aussi du caprice dans cette attitude.

Ou bien faut-il estimer que c'est de l'imprudence,  
Cette imprudence propre à l'enfance, aveuglement  
Des innocents. Tiens! Des oiseaux sur la table!

Et le pain qui exhibe une blessure blanche!

## Chant trois

### Doña Pilar dans son boudoir panoramique

Dans le boudoir de doña Pilar, sœur de don Felix,  
On traverse des lumières d'arc-en-ciel, des ombres  
S'appliquent aux présences étrangères. Vous êtes assis

Sur un pouf ou sur une selle de chameau, rarement  
Dans le sofa, parmi les coussins que doña Pilar réserve  
Aux intimes, à don Felix le frère qui ne s'est jamais marié,

Qui n'a peut-être même jamais connu l'amour des femmes.  
L'amour d'un homme a effleuré doña Pilar  
Mais elle n'a pas épousé cet homme de passage, ce tueur

De taureaux. Les coussins reçoivent les amis de jeunesse,  
La fleur de cette inconsistance qui fascine encore  
L'esprit nostalgique de la vieille fille. Elle porte le deuil

Avec une discrétion d'araignée. Elle appelle le défunt  
Mari : l'homme. Tirant les rideaux de chaque côté du boudoir,  
Elle enjambe les poufs et les plateaux dressés sur des piétements

De fer forgé. Elle allume des brasiers d'encens, surveille  
La cuisson du thé, répand les fragrances des roses cueillies  
Dans son propre jardin, petite Perse qu'elle a imaginée

Dans un moment de détresse, naguère. L'homme, c'est l'homme,  
Tout le monde comprend de qui elle parle quand elle évoque  
Les habitudes de l'homme. Doña Pilar ne se permettrait

Aucune équivoque à ce sujet. Cette précision de la langue  
Et des faits dérouté l'étranger venu pour prier avec elle,  
Immobiles recueillements sur des agenouilloirs piqués d'étoiles.

L'amour, c'est du passé, c'est aussi la jeunesse et c'est surtout  
La nuit qui s'est installée à la place de toutes les autres  
Nuits, une nuit de mots et de corps, un langage de l'instant

Et de la durée. Elle soupire si elle n'est pas seule,  
Sinon elle pleure et ne trouve pas le sommeil.  
Ayant tiré les rideaux, elle attise le feu sous la lampe

Et met le sucre à fondre dans un bol d'argent et de cuivre.  
Belles dents les dents de doña Pilar à l'heure de vous accompagner  
Au bout d'une conversation qui vous hante encore aujourd'hui.

Sur sa croix, un Christ d'argent exhibe sa douleur. Le corps  
Est celui d'un Éphèbe. Les poignets ne saignent pas. La géométrie  
De la posture est parfaitement abstraite mais les muscles saillent

En proie à une turgescence obscure, rébus des regards  
Qu'elle surveille sans les croiser. — Voici le thé parfumé  
Aux roses de la Petite Perse et voici le sucre qui l'annonce

Et l'achève à l'heure où le soleil se couche derrière les dattiers  
Du patio. Les parfums corporels de doña Pilar sont poivrés  
Comme la viande des braseros et ses bracelets ont l'acidité

Des citrons qu'elle répand sur les plateaux pour la décoration,  
Petits seins qui ont l'air surpris par cette attente immobile.  
Le thé brûle les lèvres, la langue se rétrécit, la gorge

Se ferme. L'étouffement ne dure pas si la vieille fille  
Vous éveille. Elle a ouvert des livres et vous en offre  
Les entrailles avec une voix qui vient de loin, une voix

Qui n'a rien perdu de sa justesse comme du temps  
Où elle en réservait la profondeur au seul amant  
Qui devina ce qu'elle attendait de l'amour et des hommes.

Le passé cisèle des surfaces verbales. Dehors, au-dessus  
De la Petite Perse, jamais le soleil n'a peint si bien  
Sa propre nature, milieu et lumière, attraction et infini.

Sur le balcon cerné de fer, doña Pilar apparaît en conquérante  
De ce qui ne cesse pas de s'effacer. Les passants saluent  
Ce corps couvert d'étoffes et de bijoux. Le regard

Ne cherche pas les yeux ni la bouche. On aperçoit les pendentifs  
Et le cou tendu comme celui d'un flamand qui scrute  
Les immobilités de la cañada. Les mains désignent l'histoire

Des pierres et des rues, point de vue alimenté de promenades  
Et d'errances, mais aussi de lectures, de souvenirs, d'interprétations.  
Seule enfin, doña Pilar referme la baie vitrée et ne voit pas

Le cheminement qu'elle vous impose jusqu'au seuil de votre maison  
Ou de votre hôtel. Elle achève les fonds de verre avec gloutonnerie,  
Achève les biscuits et les quartiers de fruit, elle en finit

Doucement avec l'impression de n'être pas vraiment seule,  
D'être encore une femme fréquentable à défaut d'être séduisante.  
Elle arrange les coussins que vous avez répandus pour elle.

La nuit s'épanche. La lune révèle les traces de doigts  
Sur les vitres. Les fleurs s'inclinent. Doña Pilar  
Se déshabille près du lit et s'endort. La nuit,

Elle prend le temps d'uriner dans son petit cabinet d'aisances.  
Une étoile au plafond éclaire ses gros genoux.  
Les ruissellements remplissent le temps. On est loin

Entre les instants. Pieds nus sur le dallage encore tiède,  
Elle traverse des infinis de boiserie. La Petite Perse  
Se laisse contempler même dans ces profondeurs secrètes.

Les nuits d'angoisse n'aiment pas la pluie. Il avait plu  
Cette nuit-là. Doña Pilar n'avait pas dormi. La lampe  
S'était éteinte et elle avait dû faire la lumière électrique

Sous les arches. Elle avait contemplé la souffrance des roses.  
Les allées en croix se gorgeaient d'eaux noires et rapides  
Qui ravinaient les rehauts de terre. Petits écroulements

Silencieux. Les gouttières chahutaient dans la rigole  
Et des transports tournoyants traversaient la lenteur  
Des coups de vent. Doña Pilar fumait une cigarette.

Le feu couvait sous la couverture qu'elle avait remontée  
Sous la poitrine. Elle entendait les crépitements de la braise,  
Les pieds sont à la tangente de la vasque, parallèles.

La pluie cessa avec l'apparition de l'aube et le vent  
Tombe en même temps. On entendait les ruissellements  
Des rigoles et des verticalités bleues. Doña Pilar

Constata qu'elle avait fumé toutes les cigarettes.  
Les toits apparurent, lents et scintillants, les palmes  
Dressaient leur dolence, et le ciel s'ouvrait comme

Une porte, chassant des poussières de nuages vers les profondeurs  
Encore noires de l'intérieur. Un oiseau réapparut  
En sifflant, premier signe de vie. L'angoisse se liquéfia

Enfin. Doña Pilar monta dans sa chambre au premier étage  
De la maison héritée du défunt mari. Elle n'entra pas dans la chambre  
Pour tenter d'y trouver le sommeil. Elle préféra le boudoir.

Il était cinq heures et demi. Quand elle ouvrit la baie,  
L'écoulement de la fontaine publique occupa tout l'espace.  
Le premier véhicule passerait dans un quart d'heure,

Chargé de pains. La rue était grise. Le bleu des façades  
Absorbait l'ombre propre des fenêtres. Une vague odeur  
De terre montait des caniveaux. Seule la place,

Au bout de la rue, était éclairée par les verts et les oranges  
Du soleil en érection constante. La lumière pivotait  
Sur l'axe de la fontaine, multipliant les jets de l'eau

Au-dessus des dauphins de marbre. Ochoa apparut comme  
Dans un rêve. Il se lavait, assis sur la murette du bassin,  
Il agitait ses jambes dans l'eau crépusculaire. Il était nu.

Doña Pilar se dissimula lentement dans le rideau. Ochoa  
Caressait ses jambes méticuleusement. Le dos brillait des feux  
Célestes. La chevelure bougeait comme un de ces feux.

L'homme se leva et s'appliqua à asperger son ventre.  
Il avait hâte cependant d'en finir avec ces ablutions.  
Doña Pilar avait composé le numéro mais quelque chose

L'empêchait de se connecter au poste de police, quelque chose  
De trouble et d'agréable, un désir d'aller le plus loin possible  
Dans cette observation crispée, une promesse de joie

Et de débauche secrète. Le numéro clignotait sur l'écran.  
L'homme s'aspergea tout en jetant des regards inquiets  
Aux quatre coins de la place qui demeurait vaste et silencieuse.

Doña Pilar surveilla les fenêtres possédant les mêmes  
Propriétés géométriques que la sienne. Pour l'instant,  
Les persiennes étaient toutes closes, bougeant un peu

Sous l'effet des reliquats du vent qui l'avait tourmentée  
Toute la nuit. Ochoa roidissait, belle obliquité dans l'eau  
Retombée des jets. Sa couverture gisait sur un banc

À proximité de l'ovale miroir qu'il traversait alors  
Que les gouttes et les gerbes n'étaient jamais parvenues  
Qu'à le briser en mille morceaux de cette incohérence

Qui ne trouble pas le passant. Il y avait bien aussi  
Un chapeau et un walkman mais elle ne voyait pas le cache-sexe  
Sans doute parce qu'il n'existait pas. Ochoa ne transportait

Aucune nourriture, pas de boisson à l'horizon de cet homme  
Qui surgissait de l'angoisse comme un reflet sur la vitre.  
Il enjamba la murette et s'enroula dans la couverture.

Il s'assit. Ses cheveux mouillés répandaient des éclats de verre.  
Il secoua la tête comme un cheval. Des oiseaux arrivaient  
En se croisant rapidement, impossibles à figer sur ce ciel

Croissant. Ochoa croisa ses jambes en tailleur et installa  
Les écouteurs sur ses oreilles. Il passa du temps à régler  
Les potentiomètres. Puis il contempla le soleil sous le rebord

Du chapeau. Le miroir recomposait lentement sa cassure infinie,  
Inachevable. L'eau bleuissait et les façades retrouvaient le blanc  
De leur chaux. Les premières persiennes s'enroulaient comme

Des insectes. Le boulanger passa, rétrogradant au même pylône  
Avant d'entrer sur la place qu'il traversa peut-être sans voir  
Qu'Ochoa la quittait par une rue descendant vers les moulins.

Les hommes! pensa doña Pilar. Ils se retrouvaient à la Maison  
Des Citronniers avant de s'éparpiller dans les drailles.  
L'eau vive! Il n'était pas encore six heures. Elle avait

Le temps! Elle s'habilla et se couvrit d'un fichu. Le seuil  
Était encore mouillé. La lune achevait de disparaître, pan d'ivoire.  
Elle descendit la rue jusqu'à la place, presque furtive.

On pouvait voir les moulins, le fleuve vert, le pont arboré,  
Les lampadaires éteints, les chemins montant vers les prés.  
Elle se hâta. La brise était tiède et les murs bleuissaient.

Elle ne voyait plus Ochoa. Elle l'avait perdu de vue en perdant  
Un temps précieux à s'habiller. Le fichu dissimulait la chemise  
De nuit. Doña Pilar manquait de souffle. Elle était épuisée

En arrivant au pont, au-dessus des moulins. Sur le quai, Ochoa  
Scrutait l'eau immobile des fossés. Il était entré dans l'ombre  
Des pins et soulevait la fine poussière de l'heure après la pluie.

Une heure! songea-t-elle. Il ne fallait pas que les hommes le vissent  
Avant qu'elle ne leur eût expliqué de quoi il s'agissait.  
Les hommes étaient avides de souffrance au moment de quitter

La ville. Ils s'arrêtaient pour se griser sous la vigne, parlant  
Haut sous la vigne tandis que la ville s'éveillait lentement.  
Doña Pilar haïssait l'homme laborieux mais elle en employait

Plusieurs. Il y avait une distance entre elle et la racaille  
Qui conduisait les troupeaux dans les montagnes de son héritage.  
Ochoa pénétrait dans l'ombre du chemin de halage. Avait-il

L'intention de poursuivre son chemin sans laisser sa trace ?  
Il ôta son chapeau devant un mémorial et s'inclina sans cesser  
De marcher. Il se dirigeait tout droit vers le Limonero.

Doña Pilar considéra les marches de pierres descendant sur le quai.  
Elle ne produisait jamais cet effort qui réduit les distances  
Dans les moments tragiques de l'existence. Tragiques ou simplement

Excitants. La vie est bornée de cadavres et d'orgasmes. Ochoa  
Trouva un coin discret et s'accroupit derrière les palmiers nains.  
Le chapeau s'inclina. Elle descendait l'escalier, en proie au vertige.

Sur le quai, elle courut. Ochoa n'en finissait pas de se vider.  
Elle se dissimula dans le premier moulin qui est en ruine depuis longtemps.  
La rotation des turbines parvint enfin à ses oreilles.

Ochoa s'approcha ensuite de la berge. Il regardait les moulins  
Du premier rang, ceux qui fonctionnent encore de nos jours.  
Le fournil crachait une tranquille fumée jaune sur les toitures.

Ochoa quitta le chemin de halage. Il ne s'en allait pas,  
Pas encore, plus tard, plus tard ! pensa doña Pilar en se mordant  
Le poignet. Il se dirigeait maintenant vers le fournil.

Il allait mendier son pain. Les hommes ne sont pas charitables,  
Se dit doña Pilar en revenant sur le chemin. Elle redoutait  
La boulange autant que les pasteurs. Il y avait aussi les ouvriers

Du pont, des maçons grossiers et fanfarons qui proposaient leur vinasse  
Aux passantes. Des militaires traversaient quelquefois le fleuve.  
Les femmes se rendaient à la place pour y vendre des volailles.

Mais il n'était pas encore six heures. Les pasteurs arriveraient  
Les premiers, pressés de boire l'eau vive qui contracte le temps  
Mieux que toutes les théories du relatif et de l'infiniment véloce.

Ochoa frappa à la porte. Doña Pilar retint son souffle. Elle  
Interviendrait peut-être si les choses se gâtaient, les hommes  
Sont prévisibles mais inattendus, dignes d'amour et d'exclusion.

La roue, celle que regardait doña Pilar, soulevait l'eau à la hauteur  
Des prismes dans la perspective de l'aval. Ochoa avait encore ôté  
Son chapeau, signe de soumission qui fait toujours son effet sur

L'homme. Une femme ouvrit et agita son poignet pour signifier  
Son sentiment. Ochoa s'inclina cérémonieusement. Les pauvres  
Sont précis au moment de prendre la tangente de l'exclusion.

Elle mordait le foulard pour empêcher la brise de révéler son visage.  
Il renouvela sa demande avec plus de détails, avec cette lenteur  
Qui détaille la nécessité de continuer encore à vivre avec les autres.

Elle appela à l'intérieur. L'homme qui apparut s'immobilisa  
Dans une attente que la femme interpréta comme de l'impatience.  
Elle recommença ses signes. Ochoa s'adressait à l'homme.

Doña Pilar s'approchait. L'homme retourna à l'intérieur  
Et la femme se gonfla comme un crapaud. Ils ne parlaient plus  
Mais doña Pilar pouvait maintenant voir les visages, la femme

De face et Ochoa de profil, l'homme reviendrait avec un pain  
Et le donnerait à Ochoa qui se fendrait d'une révérence  
En reculant dans l'étroit sentier qui sépare le moulin de la berge.

Doña Pilar ferma les yeux. Rien ne pouvait plus se passer autrement.  
Elle pensa même sentir l'odeur du pain chaud qui changeait de mains.  
La femme s'apaisait. Ochoa avait maintenant une odeur.

À quel moment ouvrirai-je mes yeux? pensa doña Pilar.

## Chant quatre

### Ce qui s'est passé au Limonero ce matin

Un visage roux aux reflets berbères, Cayetano aime les couteaux.  
À six heures du matin, il sort du lit d'une femme.  
La justice lui a une fois accordé le bénéfice de la légitime

Défense. Il ne tue plus les hommes qui menacent son désir  
De femmes. Il exhibe le couteau et se cure les ongles  
Comme dans un film. Il arrive le premier au Limonero.

La terrasse est occupée par des oiseaux qu'il n'effraie pas.  
Les oiseaux ont l'habitude de ce personnage lent comme  
Un insecte en proie à la métamorphose. Oiseaux de malheur.

Le Limonero surplombe le fleuve au-dessus des pins.  
De l'autre côté, la paroi du canyon s'effondre sans cesse,  
S'écroule la nuit comme le mur d'une vieille maison abandonnée

Où couchent les bêtes, les bêtes couchant où les hommes ont jadis  
Rêvé à un meilleur sort et Cayetano désertant la paille  
Pour les draps d'une femme dont le militaire de mari

Est appelé ailleurs par le devoir. Cayetano a servi dans la Marine,  
Quatre ans de servitude et d'humiliation, il ne descend jamais  
Le fleuve sans cette appréhension de la mer, sans cette attente

De la noyade. Ce sont les femmes de l'autre rive qui l'ont  
Initié à l'amour, les femmes des bordels, leur science du plaisir  
Et du soulagement. Il est revenu plus pauvre qu'il n'était parti.

On rit toujours de ce genre d'aventure, on rit de soi et  
On peut alors haïr ceux qui voudraient s'en amuser avec vous.  
Cayetano a tué un homme pour échapper à cette mort absurde.

Il aimait ce jardin, l'ombre et le silence. Il aimait la femme  
Aussi bien qu'elle ne fût pas la seule à lui donner le plaisir  
Qu'il venait chercher comme un chat se pointe à la fenêtre.

En mer, il n'avait pas tué, ni sur les quais et il n'avait  
Pas vraiment eu d'histoires avec les proxénètes. Quatre ans  
Condamné à accepter des traditions qui ne sont au fond

Que l'habitude du moindre mal. Au bordel, il ne retenait pas  
Son cri de jouissance. Les femmes des maris redoutent cet instant  
D'abandon. Elles lui ferment la bouche avec un sein chaud

Comme un pain. Cayetano entre sous la vigne, réveillant les insectes  
Et les oiseaux se poussent dans les marges. Sur les hauteurs  
Du canyon, le soleil se livre à un épanchement de sommeil.

Il s'assoit à une table, encore seul. Les oiseaux continuent  
De reculer. Les insectes tournoient lentement, vrillant l'air  
De leurs ailes, jets de sang. Où allons-nous quand nous sommes encore

Seuls? se demande Cayetano. Cette nuit, la femme lui a fendu  
Le prépuce d'un coup de dent sur la langue rapide. Il saigne.  
La rosée ou la pluie a opacifié la surface des tables.

Cayetano mouille sa tignasse rouge dans la lumière.  
Il pose le couteau sur la table, plié le couteau  
Comme un fœtus, lame à demi sortie de sa carapace

De corne. Plongeant la main dans le pantalon, il en ramène  
Une goutte de sang. Il a battu la femme tout en reconnaissant  
L'intensité du plaisir, il l'a battue et elle recommencera.

Des gouttes tombent des grains de raisins en formation, des gouttes  
Froides et acides, elles tombent sur la goutte de sang et l'emporent  
Loin de la main sur le dallage rouge qui est le contrepoint

De la tignasse de Cayetano dont le nez est celui d'un Berbère.  
Les yeux sont ceux d'une femme qu'il n'a pas connue.  
Il ne connaît pas non plus les mains de l'homme.

Cayetano est revenu alors que la terre devenait parfaitement circulaire.  
Le voyage s'annonça par cet interminable recommencement.  
Mais les ports sont habités par des putains et on ne prend

Jamais le chemin de l'intérieur, le chemin des compagnies minières  
Et des trains bondés de familles bruyantes. Il s'est battu  
Avec les proxénètes sans en tuer aucun. Le juge disait «Vous

Avez eu de la chance» comme si lui-même, marin à son heure,  
En avait manqué — le juge avait éprouvé une espèce d'amitié  
À l'égard de ce tueur parfait, tueur d'un seul homme

Tant que rien ne le disposerait à en tuer un autre.  
Don Felix venait chaque matin au rendez-vous des pasteurs.  
Il connaissait les drailles en botaniste distingué.

Il y avait de la botanique dans tous ses poèmes.  
Il arrivait quand les pasteurs se préparaient à partir.  
Il aimait les chevelures embroussaillées et les couteaux

Pliés comme des fœtus. Les bêtes attendaient sur la berge.  
Il ne s'était pas passé dix minutes entre l'arrivée des hommes  
Et celle de don Felix. Dix minutes d'un bruit intense, presque

Insupportable. Le poète peignait sa propre douleur sur le visage  
De ces hommes et Cayetano se laissait caresser la tignasse  
Par le juge qui avait été clément ou juste, la question

Ne se posait plus pour les autres tandis que la main de don Felix  
S'attardait sur les boucles, lentes et crispées comme les pieds  
Des femmes que Cayetano aimait torturer doucement, sans cette violence

Qui achève ce qu'on n'a pas commencé avec un agresseur  
Qui ne mesure plus la portée de ses gestes. — À ce soir,  
Disait don Felix en sortant nu de cette eau de fer et d'herbe.

Ochoa arriva par la vigne. Cheveux roux lui aussi mais les tresses  
Lui donnaient l'aspect d'un animal légendaire. La couverture  
Pouvait ressembler à la peau du lion. Cayetano prend le couteau.

Il vit le pain, le walkman et le chapeau dans le dos.  
L'homme paraissait nu sous la couverture. Il marchait pieds nus.  
Il s'arrêta sur le talus, évaluant les lieux et l'homme

Qui en était le gardien provisoire. Cayetano ouvre le couteau  
Bien que l'homme ne lui paraisse pas dangereux. Il n'y a plus d'oiseaux  
Dans les sarments, peut-être des insectes dans les branches

Et sous les grains. L'herbe du talus a fleuri ce matin.  
Ochoa s'applique à ne pas écraser ces couleurs.  
Pourquoi n'est-il pas passé par le chemin comme tout le monde?

Cayetano ne regarde plus le voyageur. Il observe des gouttes  
Tandis qu'Ochoa descend sur la terrasse, précis comme le temps,  
Avec cette lenteur qui est celle de l'attente dans la perspective

Du retour. Cayetano revient toujours à cette attente en cas  
De rencontre. Il sait que quatre ans chouravés par l'État  
Représentent plus que la vie elle-même, la vie qui serait

Ce qui reste quand on a soustrait la somme des contraintes  
Imposées par l'état. Il a une conscience claire de l'État,  
Différent en ceci des autres pasteurs qui ont pourtant vécu

Le même voyage hors de soi-même. Ils n'ont eu que des nostalgies.  
C'est si facile de retrouver ce à quoi on vous a arraché  
Pour une durée déterminée par la loi commune! Si facile

D'éviter le regard des chemineaux. Ochoa s'est assis  
À la table la plus éloignée, près de l'escalier par où  
Arrivent les autres. Cayetano ne cesse pas de manipuler

Le couteau. Ochoa rompt le pain. Moins facile d'adresser  
La parole aux inconnus qui traversent la vie ordinaire  
Comme s'ils menaçaient de s'y installer. Le manche du couteau

A toujours eu cette patine inexplicable autrement que par des suppositions.  
Ochoa mange le pain sans hâte. C'était loin d'ici, pense Cayetano  
Et j'interrogeais des inconnus pour retrouver mon chemin.

Petite contraction de la joue qui n'a pas échappé à la vigilance  
Du vagabond. Un insecte coupe l'ombre en deux, jailli de la grappe  
Verte, sonore et lumineux comme les couteaux qui bornent la vie

De Cayetano. Il y aurait un risque si Ochoa s'avisait de sourire.  
Le sang a ceci de nécessaire: il remet tout en question.  
Cayetano a besoin de ce moment passé avec les autres

Pour rediscuter les conditions de son existence sociale.  
La prochaine fois, il n'y aura peut-être pas un juge  
Pour mettre fin au débat, pas de juge pour changer la destinée.

Le soleil disparaît derrière la toiture de bruyère. Ochoa mange  
Méticuleusement le pain qu'il a peut-être volé. Comment ne pas penser  
À un arrachement de la propriété individuelle en présence

D'un vagabond qui ressemble parfaitement à un autre vagabond?  
Le couteau joue dans la lumière réfléchie des surfaces.  
Sur le chemin, doña Pilar lutte avec une phlébite carabiniée.

Les autres ne vont pas tarder à arriver. Ils sont eux aussi  
Sur le chemin. Cayetano voit les taches jaunes des citrons  
Derrière Ochoa dont un côté est vivement éclairé par un soleil

Horizontal. Nous sommes les mêmes depuis toujours, pense Cayetano,  
La même espérance court dans nos veines depuis que nous existons.  
Les autres sont comme des éclats tombés de ce miroir impeccable.

L'oreille d'Ochoa est devenue transparente. Les tresses  
Absorbent cette lumière tangente. La mâchoire bouge sans précipitation.  
Imaginons que c'est le seul repas de la journée et que le pain

Lui a été donné par une âme charitable. Imaginons que tout est parfait  
Au moment de se servir des couteaux. Imaginons cet accomplissement  
De la vérité. De quelle nature est alors la journée à venir ?

Sur le chemin, ne croisant personne et surtout pas les animaux,  
Doña Pilar redoute les conséquences de sa lenteur maladive  
Mais elle ne peut rien contre les minutes de l'eau vive.

L'odeur du froment bien levé et bien cuit chatouille les narines  
De Cayetano qui voit la déchirure blanche comme les oiseaux  
En surveillent les jets de croûtes. Sur le chemin, doña Pilar

Imagine le cadavre soigneusement troué et la question de l'anonymat  
Qui nourrira la rumeur jusqu'au procès. Les empreintes digitales  
Et génétiques de tous les êtres vivants sont classées dans la mémoire

D'un ordinateur capable d'analyse. Extrait du journal d'hier matin.  
Ils conservent nos morceaux indésirables dans les hôpitaux.  
Notre corps marque les pistes d'une histoire revisitée par l'État.

Démocratie, pense doña Pilar, si cela veut dire que nous perdons  
Le sens de la prière, alors je n'en veux pas. Vivent les couteaux  
Qui conduisaient naguère nos assassins sur la chaise du garrot !

«Vous avez eu de la chance» — et c'était qui, la chance, vieil  
Infirmes ? Qui étais-tu au moment de me juger et de me condamner  
À l'humiliation d'un acquittement ? De la chance, j'en ai eue

Dans le désert, dans les montagnes bleues de l'Atlas, sur le fleuve  
Niger à une époque que je traversais en somnambule du lendemain.  
Chance et dérision. J'aurais pu tuer l'homme de ta vie et alors

Tu ne m'aurais pas pardonné — On pardonne plus légitimement  
À l'homme qui contre toute attente a épousé la femme de ses rêves.  
— Cayetano plongea enfin son regard dans les yeux d'Ochoa.

Les hommes arrivaient par les chemins, quatre chemins sans croisée,  
Bruyants comme des ailes et imprévisibles comme la pluie, des hommes  
Au couteau facile comme dit la chanson du Gitan, des hommes seuls.

Ils occupèrent presque toutes les chaises. Ils avaient salué  
Cayetano d'un coup de bouc et ils s'étaient assis sans cesser  
De s'interpeller à propos du temps et du foncier, des hommes

Pressés et lents comme la nuit, pressés comme des étoiles filantes.  
Le tenancier ouvrit le rideau de fer et les portes vitrées.  
Il arrangea les plis du rideau et les franges où dormaient les mouches,

N'oublions pas les mouches tournoyantes qui se réveillaient maintenant  
Que les hommes étaient de retour. Le tenancier poussa un chariot  
Avec les cruches et le pain encore chaud, le pain et le fromage.

Il s'approcha d'Ochoa comme si le boulanger lui avait déjà parlé  
De la profondeur du regard. Il offrit un morceau de fromage  
Et Ochoa se leva un peu pour pencher la tête en signe de remerciement.

Les hommes s'interrogeaient du regard. On interrogeait Cayetano  
Qui en savait peut-être plus mais on évita de porter un jugement  
Sur la solennité du tenancier. Cayetano ouvre et ferme le couteau.

Sur le chemin, doña Pilar imaginait le pire. Cayetano mangea.  
Les hommes attendaient qu'il se passât quelque chose. Ochoa  
Demanda un morceau de pain et il fut servi avec ce respect

Qu'on réserve au noble et au religieux, digne tradition, pensa  
Cayetano. Le couteau tranche le pain au lieu que ce soit les mains  
Qui en rompent la texture. Le couteau est précis, le couteau

Sur le fil du temps, invariable, signe de malheur et d'habitude.  
Doña Pilar pleurait en luttant contre la dureté du terrain.  
De la chance, pensa Cayetano, j'ai eu la chance de rencontrer

Des proxénètes patients. Les trains bondés de familles ne variaient  
Pas. Je n'ai jamais franchi la passerelle sans penser à désertter.  
Doña Pilar heurta la carcasse d'un animal encore chaud.

— Tu m'as vu! lance Cayetano en direction d'Ochoa. Doña Pilar  
Aperçut le toit de bruyère. Tu m'as vu! Ochoa buvait le vin  
Maintenant. Don Felix descendait le chemin dans sa chaise roulante,

Poussé par un jeune garçon ou une jeune fille, on ne sait jamais  
Si c'est l'un ou l'autre, on ne reconnaît pas aussi facilement  
Les enfants du voisinage depuis que don Felix les emploie à son service.

Il monte l'escalier en s'appuyant sur la canne et sur l'épaule  
Fragile de l'enfant, fille ou garçon, don Felix entretient l'ambiguïté  
Sans faciliter l'interprétation. Il met enfin la main dans le feu

Qui surmonte la tête de Cayetano, il entre une main qui a attendu  
Toute la nuit et qui ne retrouve pas ce qu'elle est venue chercher.  
Ochoa, si tu souris, le couteau donnera raison à doña Pilar!

Mais Ochoa est prudent comme un chat. Le tenancier entretient son ardoise  
Pendant ce temps. Les hommes achèvent leur repas sur une gorgée de vin.  
Dans le corral, les bêtes s'impatientent. L'enfant baille

En les regardant et son chapeau tombe dans son dos. Don Felix  
Observe le couteau. Il est l'heure de s'en aller mais personne  
Ne bouge. On attend que l'étranger explique ce qu'il a inspiré

Au tenancier qui se tient à l'écart, marchand au travail de l'ardoise  
Qui annonce son augmentation de capital. Ochoa n'inspire ni la pitié  
Ni le respect. Les hommes ne seront pas touchés par sa grâce,

Pense doña Pilar. Elle sait ce qui les différencie du boulanger.  
Elle a confiance aussi dans le tenancier. Elle connaît ce monde  
Comme s'il était sa création. D'un côté l'attente de jours meilleurs

Et de l'autre, ce combat inachevable contre l'incertitude qui se traduit  
Par le spectacle de la faim et de la maladie. Cayetano est sur le point  
De planter le couteau dans cette chair emblématique, la chair des chairs!

Doña Pilar voit l'enfant sur la terrasse. Cayetano secoue la tête  
Pour se libérer de l'emprise grandissante de son juge. Le désert  
M'envahissait! — J'ai vu mon premier cadavre d'homme à cet endroit.

Un couteau en avait fini avec l'insolence facile de la vie à deux.

## Chant cinq

### Les vocations de don Guillén Mañas Exeberri

À six heures et demi, don Guillén sort sur la terrasse de sa maison  
Et jette un œil tranquille sur les coteaux où paissent les troupeaux.  
Il accompagne ce regard d'un petit verre d'eau vive.

Cayetano dans les pacages de Polopos. Guillermo un peu plus haut  
À la lisière de la forêt. Nicolás descend lentement vers le fleuve  
Mais ne l'atteint pas. Omar semble aller à la conquête de la Sierra

Nevada. Les cheminées se mettent à fumer toutes en même temps.  
Pedro arrive dix minutes après les autres dans le champ de vision  
Du régisseur qui concède toujours le temps exact. Il ne négocie

Qu'avec les marchands. Vêtu d'une peau comme les bergers des Pyrénées,  
Il sort de sa chambre et descend les escaliers jusqu'à la terrasse.  
Il boit l'eau vive en commençant à calculer, des histoires de temps,

De matériaux, de noces et de créances. La première heure est celle  
Des confusions. Il se raisonne en pensant au beau milieu de la journée,  
Quand les dés sont jetés et qu'il n'y a plus qu'à se laisser porter

Par la vague du temps. Les pasteurs s'immobilisent sur les hauteurs.  
Les moulins tournent depuis la veille. Cristo ferme les écluses  
Puis remonte vers les prés. Les jardins sont à l'ombre à cette heure

Du recommencement. Angustias traverse les chemins avec son panier  
De fruits. Une brise presque froide s'applique sur le visage tenace  
De don Guillén qui connaît son monde pour en avoir hérité.

Toute une enfance passée à apprendre par cœur et la modernité  
Qui s'annonce par une réduction tragique des activités économiques.  
Les amandiers en coups de pinceaux noirs sur la dorure de la terre.

Plus bas, des oliviers finissaient d'argenter un plan incliné  
Dans le sens du soleil. Des porcs apparurent, imprévisibles et pressés.  
Don Guillén alluma une cigarette et souffla la fumée dans la vigne

Au-dessus de lui. L'eau vive l'envahissait. Il en buvait de moins en moins.  
Un verre suffisait à le transporter de l'autre côté du cerveau.  
Un deuxième achevait le voyage par des apparitions fantastiques.

Il avait promis le bonheur à ses enfants mais pas à sa femme.  
Il n'avait jamais menti à cette femme née de la même terre.  
Les enfants ne croyaient plus ce qu'il disait et la femme

Se lamentait à l'église. D'ailleurs il n'y avait plus d'enfants  
Dans la maison. Ils y demeuraient en hôtes impatients de s'en aller  
Trouver un semblant de bonheur dans une résidence. Dans

Une résidence qu'ils avaient visitée avant d'opter pour le confort  
D'une chambre donnant sur les jardins et le portail de fer forgé  
Où se battaient des animaux sujets à la colère, des végétaux

Imaginaires peuplaient leur désarroi et don Guillén avait regardé  
Cet ouvrage avec les yeux d'un connaisseur en effort à fournir  
Pour obtenir un résultat à la hauteur de l'orgueil. Sa femme

Préférerait les fleurs des plates-bandes. Le prospectus, ouvert  
À la page des jardins et des fenêtres, figurait à côté des portraits.  
Le soir, elle orientait une lampe dans cette direction et don Guillén

La tournait plus tard sur ses livres de comptes. Il fallait  
Qu'elle s'endormît avant qu'il pût lui-même trouver le sommeil.  
Le matin, à six heures et demi, il buvait un verre d'eau vive

En assistant à la mise en place des travaux sur les terres appartenant  
Aux Galvez Cintas et aux Bonachera Gimenez. Lui, Guillén Mañas  
Exeberri ne possédait rien que le droit de finir sa vie dans une résidence.

Il était peut-être le propriétaire incontestable de la vigne  
Et du chai, peut-être pourrait-il léguer ce savoir discret  
À des enfants qui devenaient fous d'angoisse à cause des loyers,

De l'électricité, des connexions et des assurances. Il alimentait  
Des comptes négatifs, promettait le bonheur et ne faisait rien  
Pour qu'il leur arrivât enfin quelque chose d'incontestablement facile.

Pas de bonheur sans cette facilité. L'angoisse se nourrit  
Des complications. D'ailleurs il avait des enfants qui s'exprimaient  
Mal en présence de difficultés nées du désir même de posséder

Mieux et si c'était possible plus que les autres. Ils amenaient  
Ces autres le dimanche, arrivant dans des voitures empruntées  
Et ils buvaient ensemble l'eau vive, vantant les mérites de la vigne

Et de l'anis qui poussait en plante décorative sur les murettes  
De l'aire de battage. L'ancienne moissonneuse-batteuse inspirait  
Des commentaires techniques. Le soir, les voitures s'éloignaient

En soulevant la poussière des chemins. Il n'y a pas de bonheur  
Sur terre. Sur terre il y a l'épreuve de vivre et surtout de vivre  
Ensemble pour un temps donné mais incalculable. La terre des

Galvez Cintas et des Bonachera Gimenez, une terre facile au plaisir  
Pourvu qu'on n'exige rien d'autre de ses cailloux, de ses racines  
Et de ses ravinements parallèles. Une terre où le désir

Est un luxe de poète au service de l'Histoire. Don Guillén  
Affectionnait particulièrement cette possibilité de tomber  
Sur un filon et il avait appris, en plus de la topographie,

Des rudiments de géologie. Ajouté à sa connaissance de l'animal  
Et des plantes, ce savoir le distinguait et lui valait l'estime  
De ceux qu'il persistait, malgré tout, à appeler ses maîtres.

Serviteur circonspect des comptabilités apparentes, il aime  
Les chiffres et le calcul algébrique. Sa connaissance du zéro  
Est un bien précieux pour ceux qui la possèdent.

À six heures et demi, ce jour-là, les pasteurs ne sont pas  
Au rendez-vous. Il boit l'eau vive et allume une cigarette.  
Rien sur les chemins. Le soleil est à sa place exacte.

Il renonce au second verre et écrase la cigarette sous le pied.  
Il appelle sa femme. Le chien arrive. Les pasteurs! ¡Los pastores!  
La femme met la main sur son cœur. Nous sommes-nous levés trop tôt?

C'est déjà arrivé. Le chien s'en souvient. La femme met sa main  
En visière devant les yeux. Il a confiance dans ce regard.  
Aux premières lueurs, elle voit les lièvres rentrer chez eux.

Il s'est coiffé de son béret basque et il brandit le makila.  
Ne pars pas sans manger! Il descend l'escalier du côté des chemins.  
Les flancs de montagnes l'obsèdent. Il trouve la carcasse

D'un animal encore chaud. Derrière lui, sa maison disparaît.  
Quelqu'un est passé par ce chemin ce matin, quelqu'un de pressé  
Et d'habitué aux passages rapides d'un hameau à l'autre.

Il atteint le Limonero à sept heures moins le quart. Sur la  
Terrasse, il y a du monde. Les propriétaires, les moins nombreux,  
Tous brandissant une canne et secouant un chapeau de cuir.

Les régisseurs, dans leurs chemises blanches, armés d'un bâton  
Et les ouvriers, pasteurs pour la plupart, hommes aux couteaux.  
Cayetano, Guillermo, Nicolás, Omar, Pedro qui salue en voyant

Arriver don Guillén. Enfin les femmes et doña Pilar  
Qui impose sa lourde présence, les jambes gonflées  
De doña Pilar et son visage d'enfant fatigué par les peurs

Nocturnes. Il y a toute la contrée sur la terrasse comme  
À la noce! On ne trouve plus de noyés dans le fleuve depuis  
Que le barrage en emprisonne les eaux, pas de promeneurs

Assassinés depuis que les bandits de grands chemins  
Ont perdu leur prestige. Don Felix trône au milieu  
De la théorie, ayant inauguré les verbigérations

Par des considérations juridiques. C'est ainsi que commence  
Le texte infini de don Felix et il se termine par le chant  
Circulaire de la terre et des hommes condamnés à y demeurer

Éternellement. Ochoa est assis à une table. Le couteau de Cayetano  
Menace cet équilibre photographique. Ochoa a achevé son repas  
Et ses bienfaiteurs sont silencieux comme les fenêtres borgnes

De nos maisons. Don Guillén compte ses ouvriers. Cristo  
Est aux écluses. Il n'a pas eu vent de ce qui arrive aux  
Arrabaleros. Don Guillén observe le visage tranquille de celui

Que don Felix appelle déjà un étranger, étranger à la terre,  
La terre étant ce qu'il partage d'une manière ou d'une autre  
Avec la communauté des hommes. Cayetano fleurit dans cette main

Accusatoire. Arrive Angustias avec son panier de fruits et son  
Sourire de putain repentie. Elle donne une orange à Ochoa  
Qui l'ouvre comme une grenade. De belles mains de musiciens

Ont ouvert le fruit devant des témoins fascinés. Don Felix  
Accuse le coup et la tignasse de Cayetano s'illumine de jaune.  
La couverture a glissé sur les épaules d'Ochoa, révélant un corps

Préparé à la souffrance. Quels sont ces signes annonciateurs  
Que don Guillén a toujours du mal à distinguer de la symbolique  
Des faits? Ochoa mord l'orange, en extrait toute la pulpe, recrache

L'écorce et sourit enfin. Il a de belles dents blanches et carrées.  
Il ne répond pas au peu de questions. — N'es-tu pas rassasié?  
Demande Angustias en se penchant sur cet homme particulier.

L'homme sourit aux questions comme s'il ne les comprenait pas.  
Il vaudrait mieux, pense don Guillén, que ce soit cet étranger  
Sans traces futures. Cayetano ricane maintenant qu'il n'y a plus

De danger pour sa tranquillité de passeur de vie à trépas.  
Quelques-uns rient avec lui de l'absurdité de la situation.  
Doña Pilar se masse les genoux en se plaignant d'en avoir abusé

Peut-être pour rien. J'ai trouvé un renard mort tout à l'heure  
En venant, dit don Guillén. Un renard mort? Je ne sais pas si c'était  
Un renard, dit doña Pilar. — Un renard? On considère maintenant Ochoa

Dans la perspective de ce renard. Don Felix secoue sa grosse tête  
De penseur parfaitement intégré au système de connaissance  
Qui conditionne les circonstances de la vie quotidienne.

Un claquement de doigt expédie Nicolás sur le chemin du renard.  
Purvu qu'il arrive avant les chiens! On adresse des regards  
De reproche autant à don Guillén qu'à doña Pilar qui souffre

Aussi d'une paralysie faciale. La joue se contracte et forme  
Une noix. On entend Nicolás qui appelle les chiens et les chiens  
Entrent dans le corral. Don Guillén est toujours surpris par

La perfection des habitudes. Les seins d'Angustias sont pleins  
De cette nourriture d'abondance. Don Matías, le boulanger,  
Racontait à voix basse comment il avait été impressionné

Par le regard d'Ochoa. — Le pain m'inspire l'humilité,  
Disait-il. C'est peut-être à cause de l'attente, de la chaleur,  
De la nuit qui me renvoie au sommeil de la communauté.

Les Cintas, les Gimenez, les Bonachera, les Galvez, les Llanos,  
Les Gonzalvez sont propriétaires — terres environnantes, maisons  
De maîtres, rues entières, fabriques d'huile, cartonnages —

Les Mañas, les Lopez, les Exeberri et leurs parents Irigaray,  
Les Yepes dont on enferma l'ancêtre à Tolède — sont régisseurs  
Des exploitations et tenus au devoir de réserve — Cayetano,

Guillermo, Nicolás, Omar, Pedro, Cristo, Torcuato, Ginés sont  
Ouvriers et pasteurs de père en fils et les femmes ne comptent  
Pas, ni les vieillards dont on ne sait plus rien — plus rien

De poétique. Les Anglais reconstruisent les ruines, aquarellistes  
Du blanc et de la fleur considérée comme pourvoyeuse de couleurs  
— priez pour les Anglais qui sont universels comme les Grecs

Et les Noirs d'Afrique. Priez pour que le temps de la clarté  
Communautaire revienne éclairer les marches de la Rampe — priez  
Pour la Soif de connaissance et pour la Satisfaction des estomacs

Et du sexe. Et pardonnez-nous notre sang et nos tendances à haïr  
Le sang des autres. Pardonnez aussi la laideur de nos enfants  
Et le peu d'Élégance — nous manquons d'arbitres dans ce domaine.

Les Anglais mettent des carreaux aux fenêtres. Ils importent  
Les fleurs qui manquent à notre palette. Nos traits sont hérités  
Du geste et de la parole, traits traceurs d'arbres et de chemins

Qu'un lavis de rose-bleu estompe si facilement, et si peut-être  
Définitivement. Cheminées bleues et chambres rouille, cheminées  
Des coins et du plancher, feux des perpendicularités de l'attente

Et de la hâte. Nos enfants vont épuiser le rêve et nous conservons  
Des sommeils d'une fatigue exemplaire. On n'accouche plus dans  
La douleur et on ne souffre plus dans l'espoir de la délivrance.

Pierres des maisons, poteaux des clôtures, marches des sentiers,  
Traces du sang, tassement des colonnes vertébrales, cheveux rouges  
Et noirs aux reflets bleus, faune des buissons et des galeries

Souterraines — petit tournoiement des significations ordinaires  
Dans les actes authentiques et dans le souvenir de la guerre —  
Nous fuyons. Nicolá ramena le renard raide maintenant comme

Une racine. Ochoa ne dit rien. Il voyait le renard mort de la malemort  
Et il ne disait rien comme s'il ne comprenait pas que cette mort  
Était la sienne. Bien sûr nous ne sommes plus au temps où

Il était plus facile d'accuser l'étranger, au temps où la mort  
D'un étranger pouvait concilier les contraires avec l'aide de Dieu.  
Nous avons perdu cet héritage en même temps que nos âmes.

Nicolá ferma le sac de plastique avec du ruban adhésif.  
On examina la fourrure à travers le plastique. Rien  
Ne laissait deviner une lutte avec les chiens. On questionna

Les femmes au sujet des enfants mais aucune ne rapporta  
Une morsure. Ne caressez pas les chiens pendant quarante jours.  
Et envoyez la tête à Madrid. La préposée aux Postes du pays

Se chargera de confectionner le paquet. Remplissez les formulaires  
Pour une vaccination éventuelle. Ne perdez pas de temps à accuser  
Vos filles pubères, vos vieilles édentées et l'étranger qui

Mange le pain de vos oiseaux. Don Guillén s'excusait et doña  
Pilar expliquait sa légèreté par une migraine contractée  
En touchant le fond de la nuit. Don Felix évoqua la dernière

Épidémie, celle des moustiques. Ne mangez pas de cochons pendant  
Les menstrues. Il noyait des mains pressées dans la tignasse rouge  
De Cayetano et le couteau restait tranquille sur la table.

Les propriétaires s'en allèrent ensemble, ne se haïssant plus  
Dans les moments où la communauté mesurait le risque d'une perte  
De revenu. Les régisseurs se mirent d'accord sur l'heure d'une réunion

Et l'ordre du jour circula rapidement. Ils s'en allèrent. Ochoa  
Demeura seuls avec les pasteurs, les ouvriers et les femmes  
Dont le nombre ne cessait de s'accroître, femmes propriétaires

Ou appartenant de droit à des propriétaires jaloux, femmes des  
Régisseurs et des artisans, femmes d'ouvriers et ouvrières elles-mêmes,  
Femmes des domesticités relatives et enfin les femmes de mauvaises

Mœurs. Ochoa aime les putains. Il aime aussi les bras des ouvrières.  
Il aime l'élégance des autres et le cul des dernières. Ochoa est-il  
Cet homme que les hommes redoutent parce qu'on a trouvé un renard

Mort sur le chemin des animaux domestiques? Les régisseurs sifflaient  
Le retour à la normale. Pasteurs et ouvriers s'en allèrent.  
Les femmes appelèrent d'autres femmes qui alimentaient déjà

La circulation de la rumeur. Ochoa trempa des lèvres roses  
Dans le vin. — Ils avaient oublié le renard au regard de mort  
Tranquille. Aucune trace de collet ou de morsure, pas un signe

De cette terreur qui fait des morts des pantins articulés.

[...]



# Table des matières

## Tome IV

/TOME IV

[Volume I]

*[CHANSON D'OCHOA]*

**CANTO XVI** - CHANTS I À XVI

**CANTO XVII** - CHANT 17 - CHANT DES FEMMES

*[CHANSON D'OMERO]*

**CANTO XVIII** - ODE À CÉZANNE

**CANTO XIX** - GISÈLE

[Volume II en cours]



## Patrick Cintas

chez *Le chasseur abstrait éditeur*:

- **Mon siège de Robbe-Grillet** - collection *Djinns* (essai)
- **Ode à Cézanne** - collection *Djinns* (poésie)
- **Gisèle** - collection *Djinns* (théâtre)
- **Dix mille milliards de cités pour rien** - collection *Djinns* (roman)
- **Cosmogonies** - collection *Djinns* (essai)
- **Chasseur abstrait** - collection *Djinns* (roman)
- **Anaïs K. – Volume I & volume II** - collection *Djinns* (roman)
- **Cancionero español** - collection *L'imaginable* (poésie)
- **Gor Ur – Le Gorille Urinant – les 8 premiers épisodes** - collection *L'imaginable* (roman)

dans les *Cahiers de la RALM*:

- **Cahier n°5 – La Vieja** (roman)
- **Cahier n°18 – Actor** – Numéro spécial en ligne uniquement – actor.ral-m.com
- **Cahiers n°19, 20, 21 et 22 – Poésies complètes**

l'œuvre complète:

- [www.lechasseurabstrait.com/television](http://www.lechasseurabstrait.com/television)

**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)  
[patrickcintas@lechasseurabstrait.com](mailto:patrickcintas@lechasseurabstrait.com)

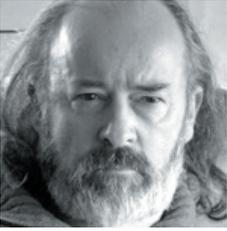
imprimé en France par :  
**Le chasseur abstrait**  
achevé d'imprimer : novembre 2010

ISBN : 978-2-35554-154-4  
EAN : 9782355541544  
ISSN : 1958-752X  
Dépôt Légal : novembre 2010

**Copyrights :**

© 2010 Le chasseur abstrait éditeur





Patrick Cintas est auteur de poésies et de narrations. Il dirige depuis quelques années la RAL,M – *Revue d'Art et de Littérature, Musique* – site Internet qui connaît un succès croissant

Poésies complètes de Patrick Cintas

Tome IV

Cantos XVI à XIX

auprès des lecteurs exigeants et des auteurs soucieux de bien faire. Cette activité a donné naissance à une maison d'édition, le Chasseur abstrait, qui édite les présents Cahiers. Entre l'essai sur le langage – voix multiples – et la force du témoignage – stigmates indélébiles – sa poésie explore tous les genres et leurs instances. On y côtoie des personnages, traversant les lieux qu'ils habitent et qu'ils hantent quelquefois, au fil d'une histoire et des histoires qui en composent l'espace plus que le temps. On y reconnaîtra peut-être un voyage, mais sans la nostalgie du style ni des passions langagières. Le plus souvent, c'est de chanson qu'il s'agit, avec son théâtre quotidien et ses inspirations polysémiques. Pas d'absurde à l'horizon, mais la complexité d'un monde en friches.

*La musique connaît la fréquence, le rythme et le thème. Le récit s'enrichit encore de personnages, de lieux, de faits et quelquefois d'écriture. On a pensé justement que la poésie retrouve la vie dans la lumière, le son et les idées, le tout formant des traces de sens vouant à l'impuissance ce qui prétend quotidiennement en avoir. Ici, cela se traduit par le mouvement des corps, le bruit des conversations et l'impact des modèles conçus pour comprendre le monde. D'où la chanson, le cinéma et le théâtre qui complètent un peu ce qui manque à la terre, à fleur d'une poésie qui s'extrait de la narration et ne pratique toujours pas le chant profond des cérémonies. Entre une terre de conquête et un pays de rencontres. Entre les faits et les choses, entre la domesticité et la connaissance. Contre le temps et la publicité.*

Patrick Cintas publie dans les

## Cahiers de la *RAL,M*

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)

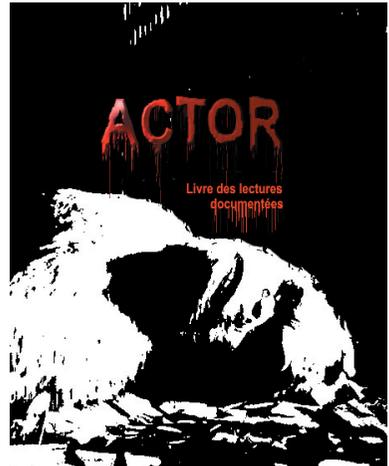
n° 5

*La Vieja - roman.*

n° 18

**Actor**

*Numéro spécial des  
Cahiers de la RAL,M  
en ligne uniquement  
[actor.ral-m.com](http://actor.ral-m.com)*



&

n°s 19, 20, 21 et 22

*Poésies complètes*



9 782355 1541544